GUY DE MAUPASSANT 1850–1893

La dernière escapade

I

Un grand château bien vieux aux murs très élevés.
Les marches du perron tremblent, et l'herbe pousse,
S'élançant longue et droite aux fentes des pavés
Que le temps a verdis d'une lèpre de mousse.
Sur les côtés deux tours. L'une, en chapeau pointu,
S'amincit dans les airs. L'autre est décapitée.
Sa tête fut, un soir, par le vent emportée ;
Mais un lierre, grimpé jusqu'au faîte abattu,
S'ébouriffe au-dessus comme une chevelure ;
Tandis que, s'infiltrant dans le flanc de la tour,
L'eau du ciel, acharnée et creusant chaque jour,
L'entr'ouvrit jusqu'en bas d'une immense fêlure.
Un arbre, poussé là, grandit au creux des murs.
Laissant voir vaguement de vieux salons obscurs,
Chaque fenêtre est morne ainsi qu'un regard vide.
Tout ce lourd bâtiment caduc, noirci, fané,
Que la lézarde marque au front comme une ride,
Dont s'émiette le pied, de salpêtre miné,
Dont le toit montre au ciel ses tuiles ravagées,
À l'aspect désolé des choses négligées.

Tout autour un grand parc sombre et profond s'étend ;
Il dort sous le soleil qui monte ; et l'on entend,
Par moments, y passer des rumeurs de feuillages,
Comme les bruits calmés des vagues sur les plages,
Quand la mer resplendit au loin sous le ciel bleu.
Les arbres ont poussé des branches si mêlées
Que le soleil, jetant son averse de feu,
Ne pénètre jamais la noirceur des allées.
Les arbustes sont morts sous ces géants touffus ;
Et la voûte a grandi comme une cathédrale ;
Il y flotte une odeur antique et sépulcrale,
L'humidité des lieux où l'homme ne vient plus.

Mais sur les hauts degrés du perron qui dominent
Les longs gazons qu'au loin de grands arbres terminent,
Des valets ont paru, soutenant par les bras
Deux vieillards très courbés qui vont à petits pas.
Ils traînent lentement sur les marches verdies
Les hésitations de leurs jambes roidies,
Et tâtent le chemin du bout de leur bâton.
Très vieux, — l'homme et la femme, — et branlant du menton
Ils ont le front si lourd et la peau si fanée,
Qu'on ne devine pas quel pouvoir enfonça
Aux moelles de leurs os cette vie obstinée.
Affaissés dans leurs grands fauteuils on les laissa,
Pliés en deux, tremblant des mains et de la tête.
Ils ont baissé leurs yeux que la vieillesse hébète,
Et regardent tout près, par terre, fixement.
Ils n'ont plus de pensée. Un long tremblotement
Semble seul habiter cette décrépitude.
Et s'ils ne sont pas morts, c'est par longue habitude
De vivre à deux, tout près l'un de l'autre toujours ;
Car ils n'ont plus parlé depuis beaucoup de jours.

II

Mais un souffle de feu sur la plaine s'élève.
Les arbres dans leurs flancs ont des frissons de sève,
Car sur leurs fronts troublés le soleil va passer.
Partout la chaleur monte ainsi qu'une marée :
Et, sur chaque prairie, une foule dorée
De jaunes papillons flotte et semble danser.
Épanouie, au loin, la campagne grésille,
C'est un bruit continu qui remplit l'horizon,
Car, affolé dans les profondeurs du gazon,
Le peuple assourdissant des criquets s'égosille.
Une fièvre de vie enflammée a couru.
Et rajeuni, tout blanc dans la chaude lumière,
Ainsi qu'aux premiers jours d'un passé disparu,
Le vieux château reprend son sourire de pierre.

Alors les deux vieillards s'animent peu à peu
Ils clignotent des yeux ; et, dans ce bain de feu,
Les membres desséchés lentement se détendent.
Leurs poumons refroidis aspirent du soleil ;
Et leurs esprits, confus comme après un réveil,
S'étonnent vaguement des rumeurs qu'ils entendent.
Ils se dressent, pesant des mains sur leur bâton.
L'homme se tourne un peu vers son antique amie,
La regarde un instant et dit : — « Il fait bien bon. »
Elle, levant sa tête encor tout endormie,
Et parcourant de l'œil les horizons connus,
Lui répond : « Oui, voilà les beaux jours revenus. »
Et leur voix est pareille au bêlement des chèvres.
Des gaités de printemps rident leurs vieilles lèvres.
Ils sont troublés, car les senteurs du bois nouveau
Les traversent parfois d'une brusque secousse,
Ainsi qu'un vin trop fort montant à leur cerveau.
Ils balancent leurs fronts d'une façon très douce,
Et retrouvent dans l'air des souffles d'autrefois.
Lui, tout à coup, avec des sanglots dans la voix :
— « C'était un jour pareil que vous êtes venue
« Au premier rendez-vous, dans la grande avenue. »

Puis ils n'ont plus rien dit ; mais leurs pensers amers
Remontaient aux lointains souvenirs du jeune âge,
Ainsi que deux vaisseaux, ayant passé les mers,
S'en retournent toujours par le même sillage.
Il reprit : « C'est bien loin, cela ne revient pas.
« Et notre banc de pierre, au fond du parc, — là-bas ? »
La femme eut un sursaut comme d'un trait blessée :
— « Allons le voir, » — dit-elle ; et, la gorge oppressée,
Tous deux se sont levés soudain d'un même effort !

Couple prodigieux tant il est grêle et pâle.
Lui, dans un vieil habit de chasse à boutons d'or.
Elle, sous les dessins étranges d'un vieux châle !

III

Ils guettèrent, ayant grand'peur d'être aperçus ;
Et puis, voûtés, avec le dos rond des bossus,
Humbles d'être si vieux quand tout semblait revivre,
Ainsi que des enfants ils se prirent la main,
Et partirent, barrant la largeur du chemin.

Car chacun oscillait un peu, comme un homme ivre,
Heurtait l'autre d'un coup d'épaule quelquefois,
Promenait en zigzags leur douteux équilibre.
Leurs bâtons supportant chaque bras resté libre
Trottaient à leurs côtés comme deux pieds de bois.

Mais, d'arrêts en arrêts, dans leur course essoufflée,
Ils gagnèrent le parc et puis la grande allée.
Leur passé se levait et marchait devant eux ;
Et sur la terre humide ils croyaient voir, par places,
L'empreinte fraiche encor de leurs pieds amoureux ;
Comme si les chemins avaient gardé leurs traces,
Attendant chaque jour le couple habituel.
Ils allaient, tout chétifs, près des arbres énormes,
Perdus sous la hauteur des chênes et des ormes
Qui versaient autour d'eux un soir perpétuel.

Et comme un livre ancien dont on tourne la page :
« C'est ici. » disait l'un. L'autre disait : « C'est là.
« La place où je baisai vos doigts ? — Oui, la voilà. »
« Vos lèvres ? » « Oui ! c'est elle ! » Et leur pèlerinage
De baisers en baisers sur la bouche ou sur les doigts,
Continuait ainsi qu'un chemin de la croix,
Ils débordaient tous deux d'allégresses passées,
Élans que prend le cœur vers les bonheurs finis,
En songeant que jadis, les tailles enlacées,
Les yeux parlant au fond des yeux, les doigts unis.
Muets, le sein troublé de fièvres inconnues,
Ils avaient parcouru les mêmes avenues.

IV

Le banc les attendait, moussu, vieilli comme eux.
« C'est lui ! » dit-il. « C'est lui ! » reprit-elle. Ils s'assirent
Et sous les chauds reflets des souvenirs heureux
Les profondes noirceurs des arbres s'éclaircirent.
Mais voilà que dans l'herbe ils virent s'approcher
Un crapaud centenaire aux formes empâtées.
Il imitait, avec ses pattes écartées,
Des mouvements d'enfant qui ne sait pas marcher.
Un sanglot convulsif fit râler leurs haleines ;
Lui ! le premier témoin de leurs amours lointaines,
Qui venait chaque soir écouter leurs serments.
Et seul il reconnut ces reliques d'amants ;
Car hâtant sa démarche épaisse et patiente.
Gonflant son ventre, avec ses yeux attendris,
Contre les pieds tremblants des amoureux flétris
Il traîna lentement sa grosseur confiante.
Ils pleuraient. Mais soudain un petit chant d'oiseau
Partit des profondeurs du bois. C'était le même
Qu'ils avaient entendu quatre-vingts ans plus tôt !
Et dans l'effarement d'un délire suprême,
Du fond des jours finis devant eux accourut,
Par bonds, comme un torrent qui va, sans cesse accru,

Toute leur vie, avec ses bonheurs, ses ivresses,
Et ses nuits sans repos de fougueuses caresses,
Et ses réveils à deux si doux, las et brisés,
Et puis, le soir, courant sous les ombres flottantes,
Les senteurs des forêts aux sèves excitantes
Qui prolongent sans fin la lenteur des baisers !…

Mais comme ils s'imprégnaient de tendresse, l'allée
S'ouvrit, laissant passer une brise affolée ;
Et, parfumé, frappant leur cœur, comme autrefois,
Ce souffle, qui portait la jeunesse des bois,
Réveilla dans leur sang le frisson mort des germes.

Ils ont senti, brûlés de chaleurs d'épidermes,
Tout leur corps tressaillir et leurs mains se presser
Et se sont regardés comme pour s'embrasser !
Mais au lieu des fronts clairs et des jeunes visages
Apparus à travers l'éloignement des âges,
Et qui les emplissaient de ces désirs éteints,
L'une tout contre l'autre, étaient deux vieilles faces
Se souriant avec de hideuses grimaces !
Ils fermèrent les yeux, tout défaillants, éteints
D'une terreur rapide et formidable comme
L'angoisse de la mort !…

— « Allons-nous-en ! » dit l'homme.
Mais ils ne purent pas se lever ; incrustés
Dans la rigidité du banc, épouvantés
D'être si loin, étant si vieux et si débiles.
Et leurs corps demeuraient tellement immobiles
Qu'ils semblaient devenus des gens de pierre. Et puis
Tous deux, soudain, d'un grand élan, se sont enfuis.

Ils geignaient de détresse, et sur leur dos la voûte
Versait comme une pluie un froid lourd goutte à goutte.
Ils suffoquaient, frappés par des souffles glacés,
Des courants d'air de cave et des odeurs moisies
Qui germaient là-dessous depuis cent ans passés.
Et sur leurs cœurs, fardeau pesant, leurs poésies
Mortes alourdissaient leurs efforts convulsifs,
Et faisaient trébucher leurs pas lents et poussifs.

V

La femme s'abattit comme un ressort qui casse.
Lui, resta sans comprendre et l'attendit, debout,
Inquiet, la croyant seulement un peu lasse,
Car sa robe tremblait toujours. Puis tout à coup
L'épouvante lui vint ainsi qu'une bourrasque.
Il se pencha, lui prit les bras, et d'un effort
Terrible, il la leva, quoiqu'il fut très peu fort.
Mais tout son pauvre corps pendait, sinistre et flasque,
Il vit qu'elle étouffait et qu'elle allait mourir ;
Et pour chercher de l'aide il se mit à courir
Avec de petits bonds effrayants et grotesques ;
Décrivant, sans la main qui lui servait d'appui,
Au galop saccadé par son bâton conduit,
Des chemins compliqués comme des arabesques.
Son souffle était rapide et dur comme une toux.
Mais il sentit fléchir sa jambe vacillante,
Si molle qu'il semblait danser sur ses genoux.
Il heurtait aux troncs noirs sa course sautillante ;
Et les arbres jouaient avec lui, le poussant,
Le rejetant de l'un à l'autre, et paraissant
S'amuser lâchement avec cette agonie.
Il comprit que la lutte horrible était finie ;
Et, comme un naufragé qui se noie, il jeta
Un petit cri plaintif en tombant sur la face.
Faible gémissement qu'aucun vent n'emporta !
Il entendit encor, quelque part dans l'espace,

Les longs croassements lugubres d'un corbeau
Mêlés aux sons lointains d'une cloche cassée.
Et puis tout bruit cessa. L'ombre épaisse et glacée
S'appesantit sur eux, lourde comme un tombeau.

VI

Ils restaient là. Le jour s'éteignit. Les ténèbres
Emplirent tout le ciel de leurs houles funèbres.
Ils restaient là, roulés comme deux petits tas
De feuilles, grelottant leurs fièvres acharnées,
Si vagues dans la nuit qu'on ne les trouve pas.

Ils formaient un obstacle aux bêtes étonnées
En barrant le sentier tracé de chaque soir.
Les unes s'arrêtaient, timides, pour les voir ;
D'autres les parcouraient ainsi que des épaves.
Des limaces rampaient sur eux, traînaient leurs baves.

Des insectes fouillaient les replis de leurs corps,
Et d'autres s'installaient dessus, les croyant morts.

Mais un frisson bientôt courut par les allées.
Une averse entr'ouvrit les feuilles flagellées,
Ruisselante et claquant sur le sol avec bruit.
Et sur les deux vieillards qui grelottaient encore.
La pluie, en flots épais, tomba toute la nuit.

Puis, lorsque reparut la clarté de l'aurore,
Sous l'égout persistant des hauts feuillages verts
On ramassa, tout froids en leurs habits humides,
Deux petits corps sans vie, effrayants et rigides
Ainsi que les noyés qu'on trouve au fond des mers.